

Alexandre Millon

mer calme à peu agitée



le dilettante

Alexandre Millon

Mer calme à peu agitée

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2003.

ISBN 978-2-84263-278-6

À Natacha

Il s'effondre face à la leçon n°33 : la pub pour la lingerie féminine Aubade, *Provoquer son envol*. Celle avec le petit papillon de coton sur l'échine du modèle.

Il pleure devant la télé quand il regarde *Les feux de l'amour*. Il reste des heures à observer par la fenêtre sans rien dire. En vingt ans il a pris vingt kilos. Un métronome. Il se tient un peu plus voûté qu'autrefois. Il a de moins en moins ce sourire engageant. Cette parole melliflue. Ces gestes tendres pour les femmes qui lui tapent dans l'œil. Depuis longtemps il n'a pas relevé un seul défi, mais plutôt essuyé une série de refus implacables.

Il ne fait plus l'amour dessus, mais dessous. Plus jamais de missionnaire. Son crâne se déplume comme ce vieux tapis acheté au bazar d'Istanbul. Sur les photos il ressemble de plus en plus à son père. La même grosse

ride intersourcilière gravée en H. Il fait moins mâle. Les fesses molles. Les pectoraux genre mamelles de singe. Un surplomb de ventre qui plus tard cachera la ceinture. Il s'est mis au bricolage et au petit pot de yaourt au *bifidus actif*. Il ne se déplace plus en rollers. Il regarde le Télé-Achat en tricotant. Il dit que ça lui muscle les poignets.

Heureusement cet homme-là ce n'est pas celui de cette histoire. Notre personnage se l' imagine. Il se dit qu'il pourrait être ce type-là. Ça tient à peu de chose. Oh, il ne s'agit pas vraiment de se pavaner face à plus piteux que soi. Non, c'est un simple exercice. Comme le *mantra* dans la pensée bouddhiste. Et ça marche. Enfin, ça marche assez bien. Disons une fois sur deux.

On était un 31 décembre.

Son portable avait bililippé. Monsieur Sarandon avait répondu que non désolé il ne pourrait être de la fête ce soir. En raccrochant il se disait qu'il n'avait encore jamais goûté à une pleine journée d'égarement. Jusque-là cet homme très occupé avait été la minutie incarnée. Enchaînant gestes millimétriques et soupesant chaque décision. Il avait ouvert l'armoire de cuisine. La poubelle (un modèle tournant) s'était offerte automatiquement. Une vraie allégorie. Pas l'ombre d'une réticence. Un mécanisme qui lui faisait du bien. Il y avait jeté avec solennité ses somnifères.

On mène sa vie sous la pression d'une existence que bien peu d'entre nous peuvent se féliciter d'avoir choisie. Comme sous la contrainte d'un faux volant dans une voiture d'auto-école conduite par un autre. Quatre heures de sommeil par nuit. La pizza froide sur un coin de bureau. Les yeux rougis. La bouche pâteuse. Les pieds déchaussés. En surchauffe comme le disque dur de l'ordinateur. Une ambiance de travail faussement décontractée dans un décor brut style high-tech. Le tout sans finitions, mais à forte potentialité de croissance.

Une belle carrière. Enviable. Enviée.

Solitaire, mais sociable. On sait que ce n'est pas seulement l'amitié, l'amour ou l'intérêt qui fonde la sociabilité, mais l'expérience de la souffrance commune.

Dans son travail, monsieur Sarandon montrait un visage beaucoup plus impassible qu'au

naturel. Dans le genre force tranquille. Il était devenu ce cadre supérieur qui écoutait ses collaborateurs avec attention.

Il prenait des notes et opinait. Devant une revendication pressante il demandait toujours un temps de réflexion.

Il disposait pour les refus sans appel d'un bouledogue hargneux dont il désapprouvait la rudesse, certes...

En réunion, il était le plus longtemps possible en retrait.

Comme si son rôle c'était avant tout d'observer et d'inciter les autres à se livrer.

Il avait une méfiance innée pour les opinions collectives. Il se disait que l'esprit d'un groupe se réduisait trop souvent à celui du plus stupide, à savoir le supérieur hiérarchique : lui en l'occurrence.

Et pourtant sans raisons palpables, en pleine gloire et dans l'incompréhension générale, il venait de plaquer son travail. Certains collègues pensaient que sa démission cachait une faute grave que le sommet de la boîte prenait soin d'étouffer. D'autres supposaient que monsieur Sarandon était passé à l'ennemi. Peut-être attiré par le chant des sirènes susurré par la concurrence.

En réalité personne n'en savait rien.

Il n'avait nulle envie de se lamenter. Surtout auprès de ces personnes qui ont toujours une réserve de fausse compassion pour plus malheureux qu'eux. De toute façon quand il s'exprimait c'était pour constater que la qualité d'écoute était souvent lamentable. D'ailleurs il parlait de plus en plus avec la pensée de se taire...

Dès l'annonce de son départ fallait voir les collègues attirés par l'odeur de la charogne. Il était devenu bien vite ce mort récent qui planait dans la veillée mortuaire. Qui ressuscitait au fur et à mesure des évocations plus ou moins contradictoires de ses proches.

Ce trentenaire était du genre ressemblant qu'on pouvait prendre pour un autre. Des tas d'autres. Célibataire sans enfants. Il vivait non loin du quartier européen. Avant ça, il avait vécu des années dans un minuscule studio d'étudiant. Confiné, humide et mal chauffé. Une sorte de petite caverne façon postbabacool. Des murs surchargés d'affiches de cinéma collées à la va-vite. Pas un bout n'avait échappé à l'encollage. Unique luxe : un bar. À la fin d'une soirée estudiantine bien arrosée, on lui avait offert une poupée gonflable. Il l'avait ramenée chez lui, pliée dans sa boîte. Elle y était restée quelque temps. Et puis un jour il l'avait déceimment habillée et installée derrière le petit bar. Elle était jeune et jolie. Comme un bon patron de bar il l'avait gardée pour ça. Il l'avait prénommée Tessa. Elle était priée de se pavaner et d'attirer les

clients. Un peu gourde. Il s'était habitué à elle. C'était sa moitié d'orange, disait-il avec malice. Tels ces êtres coupés en deux à la recherche de leur partie manquante. Ils devaient souvent affronter les regards condescendants de leurs visiteurs. Bref, il avait vécu comme ça. À l'étroit dans ce petit studio avec Tessa au bar.

Son appartement actuel correspondait à ses attentes. Tout était blanc. Pas de hall d'entrée. On entrait directement dans la plus grande pièce. Elle était moulurée au plafond, parquetée au sol et vitrée sur toute la longueur. Une jolie vue aérienne sur la ville. Une déco minimaliste. Des placards fermés et intégrés dans les retraits muraux. Rien ne dépassait. Ni cadres, ni ornements. Le mobilier se résumait à une table basse ivoirine et un divan écru trois places. Une chaîne hi-fi miniaturisée et une haute colonne de rangement de C.D. Laquelle était dressée comme un totem dans une vacuité blanche.

Au fond de cette pièce principale trois portes. Un petit coin cuisine. Une assez grande salle de bains avec coin toilettes. Et une chambre à coucher.

De temps en temps il montait sur le toit-terrasse de l'immeuble. Presque toujours le soir. Le modernisme de l'architecture lui convenait. Aucune fausse note. Les lignes bien épurées. L'abscisse. L'ordonnée. Pas de surcharge. Tout ça laissait libre cours aux pensées.

Ce 31 décembre-là, monsieur Sarandon avait enfilé son long manteau noir. Il était monté là-haut. Il avait respiré cet air hivernal qui à cette hauteur semblait si léger. Un éther de glacier. Il s'était penché comme sur un bas-tingage. Il s'était enivré du vent et du vide.

D'ordinaire il y allait donc en fin de soirée, là-haut, mais, ce jour-là c'était plein jour. Il y était resté à peine un petit quart d'heure. Et il s'était souvenu...

Il avait 11 ans, elle 10. Une vraie petite princesse. Un vrai sourire. Et entre les petites dents écartées cette petite fenêtre. Une vraie blondeur de contes de fées. Un cauchemar pour pédophile. Ils fréquentaient la même école, pas la même classe. Après de longues semaines d'hésitations, à la récré, il lui avait dit qu'il l'aimait très fort. Un amour unique. Des flammèches dans les yeux. Il avait osé. Elle, elle lui avait dit qu'il était laid, affreux et que jamais, jamais elle ne l'aimerait.

Juste après ce rude et mémorable coup de lattes il y avait eu l'épreuve de natation. Il avait failli perdre son maillot. La honte qui n'arrive qu'aux autres. En voulant le remettre, il s'était presque noyé. Il était sorti de la piscine en recrachant l'eau chlorée. Les autres se bidonnaient. Tous. Y compris le prof. Tous.

Cela n'aurait pas été si grave si son altesse blonde n'avait pas été là. Vêtue d'un joli maillot bleu nuit avec des petites étoiles blanches. Elle se tenait à côté du maître nageur. Toute raide. Elle regardait le naufragé. Elle était la seule à ne pas rire.

Du haut de ce toit-terrasse, il avait repensé à cette histoire qui était revenue à lui par surprise ou presque. Comme la femme d'un autre qu'on aurait embrassée longtemps trop près des lèvres et qui tournerait soudain légèrement la tête pour s'offrir.

En entrant chez lui il avait tout de suite rangé son pardessus dans le placard penderie. Il classait comme ça par habitude. Il vivait seul depuis trop longtemps. Et non sans illusion, il s'était efforcé de vivre dans une certaine sobriété et hors des pulsions consommatrices. Il ne voulait pas s'affaïsser devant la télé ou face à d'autres futilités. Il ne conduisait que sous la contrainte et ne possédait pas de voiture. La ville était déjà assez engorgée. Il se rendait au bureau à vélo ou en métro et prenait le taxi quand cela s'imposait.

L'éloge du travail, tout ça, il y croyait beaucoup moins.

Il estimait de plus en plus que seuls le cœur et le corps des femmes pouvaient retarder le gâtisme triomphant. Celui qui attend chaque homme au dernier coin de la vie. S'il n'avait pas rencontré cette femme à qui il pense

chaque jour depuis plus d'un an, il n'aurait pas pu s'avouer tout ça. Non, il n'aurait pas pu.

Avant elle, ça le reconfortait de se dire que l'amour n'était qu'une simple affaire cent pour cent hormonale. Une élémentaire opération de chimie organique. Une dépendance de notre système nerveux à l'égard d'un instinct. Un point c'est tout. La passion amoureuse était une énorme baudruche de malentendus. On ne s'éprend pas vraiment de l'autre. Plutôt de quelque chose contenu à l'intérieur de soi. Et dont un autre dans une séquence de temps précis est le révélateur. Le miroir.

Il avait donc affiché jusqu'ici des années de solitude implacable. Avec fierté. Tel un vétéran de guerre avec ses médailles. Une solitude sublimée qui lui procurait un sentiment de plénitude. Voire de vide cher au sage. Et c'était via cette sensation de vacuité que ce reptile de la pensée arrivait à se supporter.

Heureusement il y avait la Musique...

Il l'écoutait à des moments bien particuliers. Ritualisés.

La musique était comme une pellicule de pensée devenue photosensible. Elle le rendait réceptif à une évocation. Il accédait de la sorte